

BORIA DELLE NAZIONI ET BORIA DE' DOTTI
Vico, le mythe de l'Égypte et les Hiéroglyphes

*Alain PONS**

Deux peuples occupent dans la *Science nouvelle* de Vico une place privilégiée, les Grecs, parce que c'est d'eux que nous tenons, dit Vico, tout ce que nous savons en matière de mythologie, et que c'est, d'autre part, chez eux qu'est apparue et s'est développée la pensée philosophique, si bien qu'ils se trouvent en quelque sorte au début et à l'achèvement du *corso* suivi par l'esprit humain ; et les Romains, parce que leur histoire offre le tableau complet du développement des nations accompli "d'un juste pas", c'est-à-dire du même *corso* considéré du point de vue politique, juridique et social.

Mais d'autres peuples interviennent, anciens ou contemporains, parfois lointains (Indiens d'Amérique, Chinois et Japonais), dans l'étude poursuivie par Vico sur la "nature commune des nations" et le cours qu'elles poursuivent dans le temps. Les Égyptiens anciens, en particulier, y occupent une place importante (la troisième, sans doute, après celle des Grecs et des Romains déjà nommés), et l'on doit examiner en quoi les considérations de Vico sur l'Égypte s'inscrivent à la fois dans la systématique de son œuvre propre et aussi dans l'histoire des idées relatives à des questions qui, aux XVIIe et XVIIIe siècles, n'ont cessé de préoccuper théologiens, philosophes, historiens des religions et des langues, mythographes. Pour plus de clarté, on distinguera deux thèmes qui, en fait, sont étroitement liés, à savoir d'une part les jugements généraux que Vico porte sur les Égyptiens, leur *boria* (vanité) et la prétendue sagesse que la tradition leur attribue, et d'autre part le statut qu'il réserve aux hiéroglyphes dans l'histoire des langues.

L'attitude de Vico à l'égard des Égyptiens est, contrairement à celle qui est la sienne à l'égard des Grecs et des Romains, constamment polémique. Les critiques qu'il leur adresse tout au long de la *Science nouvelle*, et en particulier dans les *Annotations à la table chronologique* sur lesquelles s'ouvre le livre I, les concernent en tant que peuple historique, mais visent surtout la plupart de ceux qui, de l'époque grecque à l'époque présente, ont écrit sur la religion égyptienne et sur l'écriture hiéroglyphique.

Au peuple égyptien, Vico reproche d'avoir été gonflé de "vanité", en s'attribuant une ancienneté infinie (*sterminata antichità*) qui ferait de tous les autres peuples, par rapport à

* Université de Paris X.

lui, des enfants. Cette prétention à l'antiquité relève, selon lui, de ce qu'il appelle *la boria delle nazioni*, la "vanité des nations", qui est avec la *boria de' dotti*, la "vanité des doctes", un des deux principaux obstacles ayant empêché jusque là d'écrire l'histoire de façon "scientifique". "Avec cette ostentation d'un profond savoir", écrit-il, "la nation égyptienne, vaniteuse par nature, à cause du préjugé qu'avaient les Égyptiens de leur ancienneté infinie, qui, ils s'en vantaient, était supérieure à celle de toutes les autres nations du monde, prétendit avoir anciennement dominé une grande partie du monde"¹.

Le second reproche s'adresse à tous ceux qui, depuis Platon, ont attribué aux anciens Égyptiens une sagesse d'une profondeur insondable, d'autant plus inaccessible qu'elle aurait été cachée au commun des hommes par les prêtres qui en étaient les détenteurs. Ce qui est visé ici est le second type de *boria*, celle des doctes, "qui veulent que ce qu'ils savent soit aussi ancien que le monde"². Pour Vico, cette sagesse égyptienne est grandement surestimée. Autant qu'on puisse le savoir, leurs livres "contenaient, en philosophie et en astronomie, de très grandes erreurs", leur médecine, selon Galien, était un ramassis de "plaisanteries et d'impostures". Et Vico ajoute : "Leur morale était dissolue, et non seulement on tolérait ou autorisait les prostituées, mais même on en faisait des femmes honnêtes, la théologie était pleine de superstitions, de prodiges et de sorcelleries. Et la magnificence de leurs monuments grandioses et de leurs pyramides n'était sans doute que le produit de la barbarie, qui s'accorde bien avec le grand : mais la sculpture et les bronzes égyptiens étaient très grossiers, comme on peut le voir aujourd'hui encore. Car la délicatesse est le fruit des philosophies ; de là vient que la Grèce, qui fut la nation des philosophes, fut la seule à resplendir de tous les beaux arts qu'ait jamais découverts le génie humain : peinture, sculpture, art de la fonderie, art de la gravure, qui sont très délicats, parce qu'ils doivent abstraire les surfaces des corps qu'ils imitent"³.

En fait, souligne Vico, le mythe de la sagesse égyptienne repose sur une imposture. Il a été forgé, comme l'avait déjà montré Casaubon, dans le milieu des philosophes néoplatoniciens, à l'époque byzantine : "C'est Alexandrie qui a élevé jusqu'aux étoiles cette antique sagesse des Égyptiens ; en unissant la pénétration (*acutezza*) africaine et la délicatesse (*dilicatezza*) grecque, elle a produit des philosophes très célèbres en matière de religion [...]. C'est alors qu'apparut Manéthon, qui transposa toute l'histoire égyptienne dans une sublime théologie naturelle, précisément comme l'avaient fait auparavant les philosophes grecs avec leurs fables qui, on le verra ici, ont été leurs très anciennes histoires. D'où l'on comprend que la même chose est arrivée aux fables grecques et aux hiéroglyphes égyptiens"⁴.

Ces attaques contre le mythe de la très ancienne sagesse des Égyptiens prennent tout leur sens dans le contexte des controverses très vives qui se sont développées au XVII^e siècle et au début du siècle suivant, et dont il faut rappeler les enjeux. Ce que Vico met en cause, c'est la conception magico-hermétique du monde, à laquelle ne se résume pas toute la pensée de la Renaissance, mais qui a joué à cette époque un rôle important, comme l'ont montré en particulier les études de Lynn Thorndike et de Frances Yates⁵. Ce courant, dont il faut chercher l'origine, comme Vico l'a bien vu, dans certains milieux néoplatoniciens et chrétiens (ou semi-chrétiens) d'Alexandrie, aux II^e et III^e siècles, a connu un grand développement à partir de la traduction latine, en 1471, par Marsile Ficin, des dix livres "hermétiques" ou "sacerdotaux" attribués à Hermès Trismégiste (considéré par Ficin comme un *priscus theologus*) et connus sous le nom de *Pimandre*, qui est le titre d'un des livres. Ces *Livres hermétiques* alimentèrent pendant au moins deux siècles

¹ Vico, *Scienza nuova* (1744), § 47. Les références renvoient à l'édition des *Opere* de Vico, par les soins d'A. Battistini, 2 vol., Milan, Mondadori, 1990.

² *Ibid.*, § 127.

³ *Ibid.*, § 45.

⁴ *Ibid.*, § 46.

⁵ L. Thorndike, *History of Magic and Experimental Science*, VII, New York, 1958 ; F.A. Yates, *Giordano Bruno and the Hermetic Tradition*, Londres, 1964.

(et même jusqu'à nos jours) la tradition hermétiste, représentée en particulier par Francesco Colonna, Valeriano, Andrea Alciati, Francesco Patrizi (qui disait que le Trismégiste avait parlé du mystère de la Trinité mieux que Moïse lui-même), Robert Fludd et Athanase Kircher.

Kircher, dans son *Œdipus Ægyptiacus* (1652), tente de christianiser les principaux thèmes de l'alchimie, de la magie, du symbolisme et du naturalisme de la Renaissance. La vérité divine, selon lui, trouve dans le christianisme sa plus parfaite manifestation, mais elle est immanente à toutes les religions et à toutes les philosophies, et elle s'est révélée pour la première fois dans l'antique sagesse des Égyptiens. Kircher prétend ainsi déchiffrer dans les textes hermétiques écrits en symboles mystérieux sur l'obélisque d'Héliopolis les grandes notions du christianisme, celle de la Trinité entre autres. Mais alors que des idées de ce genre ne provoquaient aucun scandale aux deux siècles précédents, au XVII^e siècle l'hypothèse selon laquelle les vérités chrétiennes étaient dissimulées dans les hiéroglyphes égyptiens, le récit du *Pimandre* était à l'origine du récit mosaïque, et derrière les symboles des religions païennes se cachait une révélation universelle déjà présente dans l'humanité avant de se manifester dans les saintes Écritures, est violemment critiquée comme menant, consciemment ou non, au libertinisme et au "spinozisme". C'est ainsi que Vico cite, pour les reprendre à son compte, les reproches que Wits, dans ses *Ægyptiaca* (1683) adresse à John Marsaham, qui, dans le *Canon chronicus, ægyptiacus, hebraicus, graecus* (1672), soutient que "les Égyptiens, dans la politique et dans la religion, précédèrent toutes les nations du monde, et que leurs rites sacrés et leurs institutions civiles, transférés à d'autres peuples, furent reçus, avec quelques modifications, par les Hébreux"⁶. Cette idée, qui veut que "Moïse, instruit dans la science des choses divines des Égyptiens, l'a apportée dans ses lois aux Hébreux", est dangereuse, car le texte biblique perd alors son caractère d'universalité et se ramène au récit de l'histoire particulière du peuple juif, le Déluge devenant un épisode particulier de l'histoire d'une nation particulière. On n'est plus loin alors des thèses de La Peyrère avec ses Pré-adamites (*Prae-Adamitae*, 1665). Les questions de chronologie prennent une importance théologique fondamentale, et la Chine intervient en renfort de l'Égypte. C'est ainsi que pour le père jésuite Martini, dans ses *Sinicae historiae deca prima* (1658), l'histoire chinoise remonterait à une date antérieure de 1600 ans à celle du Déluge, ce qui ôterait au récit biblique sa crédibilité et fournirait des arguments puissants aux libertins.

Face aux dangers représentés par ces références à l'antiquité infinie des Égyptiens et des Chinois, on trouve deux types de défense. L'un, traditionnel, réaffirme l'antiquité supérieure des Écritures, et fait des croyances religieuses des Égyptiens, des Chaldéens, des Grecs, des Chinois, des traces ou des souvenirs des vérités contenues dans le texte biblique. Pour Huet (*Demonstratio evangelica*, 1679), et avant lui Horn, Borchart, Voss, Selden, il faut savoir reconnaître la sagesse biblique dans les mythes des différents peuples. Ainsi Moïse devient-il Thot chez les Égyptiens, Hermès chez les Grecs, Mercure chez les Romains, Teitatus chez les Gaulois. Les premiers empereurs Chinois sont assimilés aux patriarches de la Bible. Mais cette thèse risque de dissoudre la spécificité de la religion biblique, en mettant toutes les religions sur le même plan, et de mener au déisme. Antoine Arnauld ne s'y trompe pas, qui trouve dans le livre de Huet "horribles choses, capables d'inspirer à des jeunes libertins qu'il faut avoir une religion, mais qu'elles sont toutes bonnes, et que le paganisme même peut entrer en parallèle avec le Christianisme"⁷.

Une autre attitude est possible, pour défendre l'unicité et l'universalité de la Révélation et des textes sacrés. Elle consiste à distinguer les faits historiques réels, appartenant à l'histoire récente, et d'autre part les récits fabuleux. On s'aperçoit dès lors que les débuts des nations ont été grossiers, que la civilisation n'est apparue que tardivement, et que ce qu'Égyptiens et Chinois affirment sur leur extrême antiquité relève de la fable. Comme le dit Newton dans sa *Chronology of Ancient Kingdoms amended* (1728), l'idée d'une

⁶ Sur ce débat, voir en particulier Paolo Rossi, *Le sterminate antichità. Studi vichiani*, Pise, 1969.

⁷ A. Arnauld, *Œuvres*, Paris, 1775-1783, III, p.400-401, cité par P. Rossi, *op. cit.*, p. 147.

monarchie prétendant être plus ancienne de quelques milliers d'années que ne l'est le monde est issue, chez les Égyptiens, de leur vanité (Newton parle de *vanity*, Vico de *boria*), et ces antiquités éloignées sont incertaines, parfois totalement imaginaires, et dans tous les cas pleines de "fictions poétiques". Mais que signifient ces fictions poétiques, dès lors que l'on n'admet plus que ce sont des allégories recouvrant les vérités d'une sagesse immémoriale ? Sont-ce de purs jeux de l'imagination, ou bien traduisent-elles, dans leur langage propre, des faits historiques réels qu'il s'agirait alors de mettre à jour derrière les apparences de la fiction ? C'est cette dernière hypothèse que soutiennent, avec Newton, Jean Leclerc, qui dirige la *Bibliothèque universelle et historique*, et, en France, les membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en particulier l'abbé Banier et Fréret, qui représentent ce que l'on a appelé le "néo-évémérisme". Pour Leclerc et Banier, tenants de l'"explication historique des fables", il s'agit de trouver dans ces dernières un noyau historique vrai, qui coïncide avec les exploits d'un personnage fameux, roi, héros, bienfaiteur du genre humain, marchand ayant réellement vécu, et transformé par la tradition populaire en dieu⁸.

La position de Vico par rapport à ces différentes thèses est tout à fait originale. Il faut d'abord souligner que si, dans la *Science nouvelle*, il est extrêmement sévère avec les partisans de la théorie "allégoriste" des mythes, tout spécialement en ce qui concerne la supposée très ancienne et très profonde sagesse des Égyptiens, il n'en a pas toujours été ainsi chez lui, comme en témoigne une de ses premières œuvres importantes, le *De antiquissima Italorum sapientia* (1710). Dans cet ouvrage au titre caractéristique, il prétend mettre à jour, à partir d'une étude des origines de la langue latine, une "sagesse" des anciens peuples italiques (les Étrusques), dans laquelle il serait possible de distinguer une métaphysique, une physique et une morale. Il y reprend à son compte l'idée selon laquelle la sagesse de Pythagore serait dérivée de celle des Égyptiens, et attribue à une ancienne école égyptienne la médecine qui repose sur l'opposition du "lâche" et du "serré" (*lascio stretto*). Enfin il fait des pyramides le symbole de ce "coin" (*cuneus*) qui est, selon lui, "le principe de toutes les formes corporelles [...] avec lesquelles la nature travaille pour former toute chose"⁹.

Mais dès que sa pensée définitive se constitue, dès le *Droit universel* (1720-1722), et surtout avec la *Science nouvelle*, dans son édition de 1725 comme dans celle de 1744, la position critique de Vico face au mythe de l'antique sagesse égyptienne s'affirme résolument, et devient en quelque sorte la conséquence nécessaire de son système. Il s'agit certes, pour lui, d'affirmer son orthodoxie par rapport aux enseignements de la Bible et de l'Église, en sauvegardant la chronologie traditionnelle et en confirmant le destin particulier du peuple juif, dont, selon lui, l'histoire a été, dès les origines, séparée de celle des autres nations. Mais son souci essentiel est de montrer que le schéma de ce qu'il appelle l'"histoire idéale éternelle", qui rend intelligible l'histoire des différentes nations païennes, le *corso* qu'elles suivent, s'applique à la nation égyptienne et à la nation chinoise aussi bien qu'aux autres.

Toutes les nations passent par trois âges, celui des dieux, celui des héros, celui des hommes, selon une séquence que Vico emprunte précisément aux Égyptiens, et qui représente un des "deux grands et précieux fragments d'antiquité" laissés par l'Égypte, le second étant, nous le verrons, la séquence des "trois langues" parlées par les hommes et correspondant à celle des trois âges. Toutes les nations ont eu des commencements grossiers, bestiaux, barbares. Ce n'est que peu à peu que l'humanité (*umanità*) s'est développée en elles, jusqu'à parvenir au stade de la raison "pleinement déployée" (*tutta spiegata*). Le cours qu'elles suivent correspond aux "modifications de l'esprit humain" qui passe de la prépondérance de la sensation et de l'imagination à celle de la raison et de la pensée conceptuelle. A l'âge des dieux, et encore à celui des héros, les individus

⁸ Voir F.E. Manuel, *The Eighteenth Century Confronts the Gods*, Cambridge, Massachusetts, 1959, et S. Padrone, *Mito e storia. L'evemerismo nella Francia della prima metà del Settecento*, Pise, 1995.

⁹ Vico, *De l'antique sagesse de l'Italie*, trad. J. Michelet, présentation B. Pinchard, Paris, GF-Flammarion, 1993.

appréhendent leur monde au moyen d'"universaux fantastiques" ou "caractères poétiques", et les figures des dieux, forgées par les imaginations puissantes de ces hommes primitifs, sont précisément de tels universaux, à commencer par celle de Jupiter, le premier dieu, et en même temps la "première pensée humaine", née de la peur, et qui fait sortir les quasi-animaux (*bestioni*) qu'étaient devenus les hommes après le Déluge, de leur torpeur pour les engager sur le chemin de l'humanité.

D'après Vico, toutes les nations ont suivi, suivent et suivront le même cours, à l'exception du peuple hébreu, qui n'a jamais perdu le contact avec le vrai Dieu. Les Égyptiens, comme les Chinois, n'ont joui d'aucun privilège. Leurs commencements ont été grossiers, ils ont inventé, pour leur propre compte, leurs dieux, ils ont eu leur Jupiter, leurs figures de demi dieux ou héros, comme Hercule. C'est leur fermeture sur eux mêmes, leur vanité prodigieuse, qui les a amenés à se parer d'une antiquité supérieure à celle des autres, et à imaginer qu'ils auraient donné aux autres nations leur sagesse, leurs dieux, leurs institutions, leurs inventions techniques. Et une des raisons particulières de cette illusion qu'ils ont créée chez les doctes des autres peuples, et de la fascination séculaire qu'ils ont exercée, la *boria de' dotti* relayant la *boria* de la nation égyptienne, ce sont leurs hiéroglyphes. Nous abordons ici la seconde partie de la critique vichienne de l'égyptomanie, critique qu'il mène, là aussi, en fonction de sa conception de l'histoire des nations, l'écriture hiéroglyphique trouvant sa place et sa signification dans une théorie générale de l'évolution des langues et des écritures.

Tout au long des trois âges, celui des dieux, celui des héros et celui des hommes, furent donc parlées trois langues, correspondant respectivement à chaque âge : la langue hiéroglyphique ou sacrée qui est la langue divine, la langue symbolique ou par ressemblances, qui est la langue héroïque, et la langue épistolaire ou vulgaire, qui est celle des hommes et qui procède par signes convenus pour exprimer les besoins vulgaires de l'existence¹⁰.

Dans de nombreux passages, Vico précise sa conception du développement des langues, qui occupe, il faut y insister, une place absolument centrale dans sa "science". L'histoire des temps primitifs, "obscur", en particulier, ne peut être comprise qu'à travers l'histoire des langues, et la *Scienza nuova* de 1725 s'articule tout entière autour de deux parties principales, la science du monde des nations considérée du point de vue des "idées" (c'est-à-dire des institutions) et considérée du point de vue des "langues". Vico présente donc comme une "vérité incontestable" que "les premières nations païennes furent toutes muettes dans leurs commencements, et durent s'exprimer par des gestes ou des objets ayant des rapports naturels avec leurs idées"¹¹. Cet axiome, dit-il, est le principe des hiéroglyphes avec lesquels ont "parlé" toutes les nations dans leur barbarie première. Tous les peuples se sont d'abord exprimés par des hiéroglyphes, et Vico donne en exemple les Chaldéens, les Scythes, les Éthiopiens, les Germains, les Mexicains, les Chinois (il ne distingue pas les idéogrammes des hiéroglyphes). Les Égyptiens ne jouissent donc à cet égard d'aucun privilège particulier, cependant l'écriture hiéroglyphique se conserva davantage chez eux parce qu'ils restèrent plus longtemps que les autres fermés aux nations étrangères (la même chose se produisit avec les Chinois). Loin de cacher une "sagesse absconse", l'écriture hiéroglyphique est donc caractéristique d'un stade primitif de l'évolution.

Pendant longtemps les commentateurs de Vico lui ont attribué cette découverte du caractère primitif des hiéroglyphes, antérieurs à l'écriture alphabétique, et témoignant non pas d'une volonté cryptographique, mais d'une incapacité à s'exprimer oralement. En fait il avait été précédé dans cette voie par un certain nombre d'auteurs¹². Il faut citer en premier lieu Bacon (qui par ailleurs, dans le *De sapientia veterum*, interprète les fables

¹⁰ *Scienza nuova*, éd. cit., § 173.

¹¹ *Ibid.*, § 434.

¹² Voir P. Rossi, *op. cit.*

antiques dans un sens allégorique) : dans le *De augmentis scientiarum*, il rapproche les hiéroglyphes des gestes. Les gestes, dit-il, sont "comme des hiéroglyphes passagers", les uns et les autres ont une ressemblance avec la chose signifiée et sont des *notae rerum* par analogie, et non par convention. Les hiéroglyphes ont été employés parce que les hommes de cette époque "manquaient de la subtilité des concepts". Wilkins, dans son *Essay towards a real Character and a Philosophical Language* (1668), remarque que l'écriture alphabétique est postérieure à l'apparition des langues, et que les hiéroglyphes, qui sont conformes aux âges grossiers (*rude ages*), sont des "caractères réels", et signifient non les mots, mais directement les choses. Il rapproche les hiéroglyphes égyptiens de "la manière des Mexicains d'écrire par des dessins, et aussi de l'écriture chinoise (cette confusion entre hiéroglyphes et idéogrammes durera longtemps, et on la retrouve, nous l'avons vu, chez Vico). Dalgarno, dans son *Ars signorum, vulgo character universalis et lingua philosophica* (1661), écrit que "les caractères réels furent en usage avant les caractères vocaux, comme en témoignent les Chinois et les Égyptiens, peuples très anciens", et que les Égyptiens employèrent les hiéroglyphes, comme font les Mexicains, parce qu'ils n'avaient pas les lettres.

Cette thèse de l'antériorité de l'écriture hiéroglyphique par rapport à l'écriture alphabétique, l'emploi des hiéroglyphes étant caractéristique des peuples encore grossiers, s'impose à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e, en même temps qu'est de plus en plus abandonné le mythe de la sagesse hermétique cachée dans les textes hiéroglyphiques. Bernard de Montfaucon, dans *l'Antiquité expliquée et représentée en figures* (1719-1724), taxe de "charlatanerie" le commentaire par Kircher de la *Tabula Isiaca*, et considère les Égyptiens comme "la plus superstitieuse des nations de la terre". Nicolas Fréret, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (entre 1718 et 1750), insiste sur la nécessité d'étudier scientifiquement l'Égypte et la Chine. Mosheim, dans un commentaire (écrit en 1733) au *True Intellectual System of the Universe* de Cudworth (1678), reproche à Cudworth d'avoir adhéré au mythe de la sagesse égyptienne. Pour lui, l'écriture hiéroglyphique est destinée aux gens simples.

Et l'on arrive à Warburton, qui, dans le quatrième livre de *The Divine Legation of Moses* (1741), refuse tout caractère sapientiel à l'écriture hiéroglyphique, qui n'a pas été destinée à cacher des secrets, mais qui dérive de la structure mentale des peuples primitifs : "Les premiers hommes étant simples, grossiers et plongés dans le sens, ne pouvaient exprimer leurs conceptions imparfaites des idées abstraites et les opérations réfléchies de l'entendement qu'à l'aide des images sensibles". Warburton connaissait-il, comme on l'a soutenu, l'œuvre de Vico ? C'est très peu probable. Quoiqu'il en soit, son ouvrage, surtout connu à travers la traduction de Léonard de Malpeines (1744), exercera une influence considérable, dont on trouve les traces chez Condillac (*Essai sur l'origine des connaissances humaines*), Rousseau (*Second Discours* et *Essai sur l'origine des langues*), De Brosses (*Traité de la formation mécanique des langues*), dans les articles "Écriture" et "Hiéroglyphe" de *l'Encyclopédie*, et cela jusqu'à Champollion lui-même.

Vico n'est donc pas le premier à avoir critiqué le mythe de la très ancienne sagesse égyptienne, et c'est indépendamment de lui que se sont constituées, au XVIII^e siècle, les principales théories concernant l'interprétation des "fables" et l'histoire de l'écriture. On peut cependant regretter qu'il ne soit même pas cité dans des ouvrages qui font autorité sur la question, comme celui d'Iversen sur *The Myth of Egypt and its Hieroglyphs in European Tradition*, et celui de Madeleine V. David sur *Le débat sur les écritures et l'hiéroglyphe aux XVII^e et XVIII^e siècles*¹³. Son grand mérite est en effet d'avoir intégré ses vues sur la *boria* de la nation égyptienne et sur celle des doctes qui l'ont perpétuée à travers les siècles, à l'intérieur d'un puissant système historique et philosophique destiné à rendre compte de la naissance et du développement de la civilisation humaine.

¹³ E. Iversen, *The Myth of Egypt and its Hieroglyphs in European Tradition*, Copenhague, 1961 ; M.V. David, *Le débat sur les écritures et l'hiéroglyphe aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, 1965.